

# Arnaud Cathrine

## Je ne retrouve personne



folio



COLLECTION FOLIO



Arnaud Cathrine

Je ne retrouve  
personne

Gallimard

Cet ouvrage a paru précédemment  
aux Éditions Verticales.

© Éditions Gallimard, septembre 2013.

*Couverture : Photo de l'auteur revue par Philippe Bretelle.*

Arnaud Cathrine est né en 1973. Il est l'auteur d'une dizaine de romans dont *Les yeux secs*, *Sweet home*, *La disparition de Richard Taylor*, ainsi que d'un recueil de nouvelles, *Exercices de deuil*, et d'un roman musical coécrit avec Florent Marchet, *Frère animal*.





«C'est comme la nuit en pleine  
journée, on ne voit rien, j'entends juste  
les bruits, j'écoute, je suis perdu et je ne  
retrouve personne.»

Jean-Luc Lagarce  
*Juste la fin du monde*



Je lui ai dit la vérité : ça ne m'arrangeait pas du tout, surtout en ce moment.

— Tu vois une autre solution ?

Non, je n'en voyais pas d'autre.

— On ne peut pas leur demander de faire mille bornes pour une estimation, a répété mon frère. Papa va encore insister pour prendre la voiture, je ne veux plus qu'il prenne cette bagnole, on sait où ça va finir. Je suis désolé que ça tombe sur toi, Aurèle, mais là je suis coincé.

Qu'il soit en tournage, en montage, en mixage et j'en passe, mon frère est toujours «coincé». Par compensation, je suis supposé ne l'être jamais, disponible quoi que j'en dise. Si je lui fais rarement entendre raison à ce sujet (ni sur aucun autre), j'ai du moins appris à me défendre *a minima* :

— Je te rappelle que j'ai publié un roman début septembre et que je suis en pleine promo.

— Deux jours! a grogné Cyrille. Tu arrives dimanche, tu aères un peu, tu fais la visite lundi après-midi avec le type de l'agence et tu es le soir

même à Paris. Ne me dis pas qu'un aller-retour en Normandie va planter ta promo!

— Mais pourquoi tout précipiter?

Mon frère a soupiré dans le portable. Je l'ai entendu feuilleter une revue d'un geste machinal.

— Ça fait combien de temps qu'on parle de cette vente? a-t-il repris avec lassitude.

— Longtemps, ai-je concédé.

— Je suis venu un week-end en tout et pour tout cet été. Quant à toi, on ne t'a pas vu depuis cinq ans.

— J'ai mes raisons.

— Encore tes vieux trucs.

— C'est comme ça que tu parles de Junon?

— Je sais, ta grande rupture à marée basse.

— Je trouve ton petit « résumé » super déplacé.

— C'est pour nous que papa et maman ont gardé la baraque! Ni toi ni moi n'y foutons plus les pieds, alors c'est vite vu.

— Et ça tombe sur moi.

— Plus ça va aller, moins ils vont quitter Nice, a continué Cyrille imperturbable. Je les comprends.

— Je n'ai jamais dit que je ne comprenais pas, bordel! Je trouve juste le moment très mal choisi. Et d'ailleurs pourquoi ils ne m'en parlent pas directement?

— Maman avait peur que ça t'emmerde.

— C'est le cas. Il n'empêche, elle pourrait m'appeler.

— Bon, c'est moi qu'elle a eu en premier, et après?

— Parce que tu réponds au téléphone, toi maintenant ?

— Oui, cette fois-là, j'ai décroché.

J'ai trente-cinq ans. Cyrille trois de plus. J'ai longtemps (et naïvement) espéré que cet écart s'estomperait avec les années, mais non : Cyrille reste et restera l'aîné et moi, celui qui se doit d'être aux ordres, *a fortiori* depuis que nos parents ont vendu leur pharmacie, quitté la Normandie et atteint cet âge où l'on attend légitimement de menus services de la part de ses enfants. Cyrille prend son rôle de coordinateur très à cœur, excelant dans l'art de me refiler les bâtons merdeux. De mon côté, j'estime ne plus avoir l'âge d'être traité comme un larbin corvéable à merci. Nos accrochages sont donc balisés et prévisibles : le commandeur m'intime ses ordres (n'hésitant pas à me culpabiliser lorsqu'il s'agit de prêter main-forte à nos parents), je commence par résister et m'agiter vaguement – ingrat freinant des quatre fers (question de principe) – et je finis invariablement par obtempérer.

— Deux jours, qu'est-ce que c'est ? a insisté Cyrille avec sa fausse voix. Je t'assure que si je pouvais y aller, j'irais.

Tu mens, enfoiré (pas dit mais pensé).

Bruit sec des pages qu'il continue à tourner. Ce besoin de diversion permanente chez lui m'a toujours exaspéré.

— Tu promets que je suis rentré lundi soir ? ai-je cédé.

— C'est un fait : tu seras rentré lundi soir.

— À part ça, tu as lu mon livre ?

Toujours pareil avec lui : rendre les armes *in fine* mais tenter d'attraper une petite compensation au vol.

— Pas eu le temps. Tu sais ce que c'est un tournage ?

À quoi bon répliquer.

— Mais, après tout, ça peut te faire du bien un break à la mer au milieu de ton marathon, a-t-il ajouté, tout à son argumentaire. Tu n'as pas une nana sous le coude à emmener ?

Comment un garçon aussi intelligent et talentueux peut-il être si naturellement (et régulièrement) vulgaire ? Je ne saurai jamais. Je constate.

— Faut que j'y retourne, là. Ils m'attendent sur le plateau. Tiens-moi au courant quand tu auras vu l'agent.

— En tout cas, je te préviens : je ne viderai pas la maison tout seul !

Il avait raccroché.

I





*9 octobre 2011*

Le taxi m'a déposé devant les grilles de la maison. J'ai précisé au chauffeur que j'aurais besoin de lui pour me ramener à la gare demain en fin d'après-midi. Il m'a laissé sa carte.

Depuis que nos parents sont partis vivre à Nice, ma mère s'est mise à la surnommer la « villa ». Pas de colombages classiques. Blanche à volets verts. Face à la mer. Avec un jardin à l'avant, en surplomb de la plage.

Papa et maman ne l'occupent plus qu'un mois et demi l'été. La façade n'était pas si défraîchie la dernière fois que je suis venu, il y a cinq ans. J'ai dû forcer les volets du rez-de-chaussée ; le bois a joué et la peinture s'écaille.

À l'intérieur, tout semble être resté en l'état – l'état de mon enfance et de mon adolescence – comme si nos parents avaient souhaité ne rien emporter avec eux, tout réinventer dans le sud et

rompre avec ces longues décennies normandes. Seules quelques photos encadrées dans le séjour attestent d'un passé plus ou moins proche : on y voit mon frère et sa compagne Karen à la naissance de Gabriel ; et puis, il y a ce portrait de moi, sans Junon (maman a fait disparaître le tirage où elle figurait). Sur la table basse du salon, on a abandonné quelques exemplaires du *Figaro* datés de mi-août dernier. Pour le reste, tout est quand même bel et bien resté fixé dans un temps révolu.

J'ai fait le tour du rez-de-chaussée. Maman a toujours affectionné une décoration raffinée mais si sobre et fonctionnelle que sa « villa » en paraît quasiment impersonnelle. Rien que le strict nécessaire, nulle fioriture. On pourrait croire à une maison prête à être louée, chose à laquelle ils n'ont jamais pu se résoudre, nous laissant libres, mon frère et moi, de l'investir, là où nous l'avons plus volontiers désertée.

C'est la première fois que je suis seul à Villerville.

J'ai détaillé les quelques volumes qui trônent sur la petite étagère en bois de la véranda. Il s'agit de classiques publiés dans des éditions de cuir : Gide, Balzac, Zola. Ils sont là pour faire beau. Quelques tomes d'*Angélique, marquise des anges*. De grands formats sur la Normandie. Et puis ce livre (hérité de mes grands-parents maternels) qui nous a tant fait rire avec mon frère : *Convenances et bonnes manières* de Berthe Bernage ; un guide bourgeois,

publié en 1964, d'une facture réactionnaire hilarante.

J'ai allumé l'électricité et la chaudière dans la cuisine.

Si le réfrigérateur a été récuré et dégivré (un torchon dûment placé maintenant la porte de la partie congélation entrouverte), les placards, eux, sont pleins. C'est encore la signature de maman. Ce détail m'a toujours fait penser à *La vie matérielle* de Duras et, plus précisément, à ce chapitre consacré aux listes que font les femmes, inventoriant tous les produits qu'il faut avoir chez soi en permanence. Des choses élémentaires : sel fin, poivre, sucre, café, vin, pommes de terre, pâtes... Plus poétiques (sans doute parce que je n'y aurais pas pensé de moi-même) : tomates pelées, plombs électriques, chatterton. Un jour, j'avais lu ce passage à ma mère qui m'avait dit : « Ce n'est pas très littéraire, dis donc. » Maman a toujours préféré Pagnol et Prévert.

J'ai fait une brève halte dans la chambre parentale au premier étage. Si peu de choses, mais toujours les mêmes symboles : un cadre posé sur la commode, leur photo de mariage. Papa affiche un air très sérieux, tel qu'il est : assez « rentré », disait sa belle-mère. Je lui ressemble de plus en plus : petit pour ma génération, pâle et brun, nez aquilin. Maman, elle, arbore un sourire éclatant. On ne peut pas soupçonner qu'elle est son aînée

de plusieurs années. Elle est déjà assez corpulente à l'époque.

Quelqu'un semble avoir fait place nette. C'est pourtant dans ce relatif dénuement qu'ont vécu nos parents : deux lits simples, chacun pourvu d'une table de nuit et d'une lampe de chevet (depuis combien de temps ne dorment-ils plus ensemble?) et c'est tout. J'ai toujours connu ce tissu épais de couleur moutarde que maman a choisi pour faire confectionner les dessus-de-lit, les rideaux et les embrasses.

J'ai décidé de m'installer dans la chambre la plus vaste, au second, dans laquelle mon frère et moi avons cohabité pendant près de douze ans (celle qui me fut attribuée par la suite, au premier, me rappellerait trop Junon).

C'est dans cette pièce que se trouve le cœur de mon enfance. J'ai aimé éperdument cet air confiné que maman venait ventiler à intervalles réguliers, ouvrant grand la fenêtre et nous forçant par la même occasion à ranger ce bordel impossible à éradiquer. Et j'ai bien sûr désespéré à part égale de cette promiscuité avec Cyrille. Le régent n'étant jamais lassé d'exercer son petit pouvoir sur moi, les seuls moments qui m'appartenaient vraiment étaient ceux que son sommeil m'allouait ; je garde de cette époque l'habitude de m'endormir très tard (et, vraisemblablement, ce tempérament fuyant, maintes fois diagnostiqué par Junon). Il faut dire que papa et maman, enfermés à la pharmacie du

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Verticales*

- LES YEUX SECS, 1998 (J'ai Lu n° 5155); nouvelle éd., coll. «Étonnants classiques», Flammarion, 2010
- L'INVENTION DU PÈRE, 1999
- LA ROUTE DE MIDLAND, 2001
- LES VIES DE LUKA, 2002
- EXERCICES DE DEUIL, coll. «Minimales», 2004
- SWEET HOME, 2005 (Folio, n° 4540)
- LA DISPARITION DE RICHARD TAYLOR, 2007 (Folio, n° 4730)
- FRÈRE ANIMAL, avec Florent Marchet, 2008
- LE JOURNAL DE BENJAMIN LORCA, 2010 (Folio, n° 5277)
- JE NE RETROUVE PERSONNE, 2013 (Folio, n° 5867)

### *À L'École des loisirs*

- MON DÉMON S'APPELLE MARTIN, 2000
- VENDREDI 13 CHEZ TANTE JEANNE, 2001
- JE SUIS UN GARÇON, illustrations de François Breut, 2001
- LES CHOSES IMPOSSIBLES, 2002
- FAITS D'HIVER, 2004
- JE SUIS LA HONTE DE LA FAMILLE, 2006
- LA VIE PEUT-ÊTRE, 2006
- NOUS NE GRANDIRONS PAS ENSEMBLE, 2006
- EDVARD MÜNCH : L'ENFANT TERRIBLE DE LA PEINTURE, 2007
- MOI JE, 2008

### *Chez d'autres éditeurs*

- LES HISTOIRES DE FRÈRES, Éditions du Chemin de Fer, 2005
- UN AMOUR À LA GOMME, avec Grégoire Louis, Éditions le Baron perché, 2007

- NOS VIES ROMANCÉES, Stock, 2011 (Le livre de poche n° 33077)
- COQUILLETTE LA MAUVIETTE, avec Florent Marchet, illustrations d'Aurélié Guillerey et raconté par Julie Depardieu, Éditions Actes Sud Junior, 2012
- J'AI VINGT ANS QU'EST-CE QUI M'ATTEND, avec François Bégaudeau, Maylis de Kerangal, Aurélié Filippetti et Joy Sorman, coll. « Enjeux », Éditions Théâtre Ouvert, 2012
- LES GARÇONS PERDUS, avec Éric Caravaca, Éditions le Bec en l'air, 2014
- JE SUIS L'IDOLE DE MON PÈRE, Éditions Thierry Magnier, 2014
- 4 HISTOIRES COURTES, avec Nathalie Bernard, Jonathan Hénault, Hervé Le Corre et Guillaume Trouillard, Éditions Bijoux de famille, 2014
- LE THÉÂTRE C'EST (DANS TA) CLASSE !, avec Fabrice Melquiot et Valérie Poirier, coll. « Am Stram Gram », L'Arche Éditeur, 2014